

saient, un fourmillement d'hommes : c'étaient les Kabyles embauchés par Fabian, reconnaissables à la chéchia rouge qui les coiffait ; puis, brusquement, tout se dispersa et seul un homme demeura à la crête de l'épaule, frottant la plaine à l'aide de sa jumelle.

— C'est ce grelin de Fabian ! grommela Aménaïde en serrant les poings. . .

— Quel est ton plan ? interrogea de Bériex qui avait passé son bras sous celui de Marengo et regagnait à pas lents le campement.

— Plan très simple, Aek'Arbi, répondit le clairon en riant d'un air satisfait ; moi avoir conduit le Fabian, aux environs de Constantine, enrôler Kabyles ; moi les connaître, moi savoir eux tous anciens tirailleurs. . . Si eux vrais soldats, aimer sonneries, se souvenir nouba, venir à rappel tirailleurs. . . Du reste, ti avoir vu. . .

Alors ? . . .

— Toi voir ce soir encore si Marengo pas bête. . .

La journée se passa lente et monotone pour les deux jeunes gens que l'on avait laissés sous la tente, tandis que Aménaïde, Marengo et Sulpice allaient prendre leur poste d'affût, chacun sur une face différente de la concession, prêts à faire feu sur les premiers éclaireurs que Fabian s'aviserait d'envoyer au dehors : c'est par ce moyen bien simple que, depuis trois jours, ils tenaient Vombohitra bloqué. . .

Ah ! si le misérable avait pu se douter ! . . .

Quand le soleil fut couché, Marengo, escorté cette fois de ses compagnons, se dirigea vers le ruisseau ; seulement, les laissant, eux, à la lisière du petit bois, il s'avança jusqu'au bord de l'eau et là, caché dans les brousses qui garnissaient la berge, il se mit à sonner : ce fut d'abord la retraite, puis l'appel, et enfin l'extinction des feux.

Lorsque furent mortes dans la plaine les dernières notes languissantes et tristes, éclata soudain, pimpant, alerte, un peu sauvage, le rappel au 1er tirailleurs. Ensuite, ce fut un silence absolu, imposant. . .

Mais, voilà que tout à coup, dans l'ombre, de l'autre côté de l'eau, il y eut des frôlements, des froissements de pieds sur le sol, des chuchotements et, bientôt, dans le lit du ruisseau, des clapotements significatifs.

Alors, comme la troupe n'était plus qu'à deux pas de lui et semblait indécise de quel côté elle devait se diriger, Marengo surgit d'entre les herbes.

— Ak'Arbi ! dit-il.

La vue de son uniforme, de sa chéchia, de ses armes excita l'enthousiasme des Kabyles auxquels les sonneries de clairon avaient si juste à point rappelé le drapeau qu'ils avaient servi autrefois et tous, sur quatre rangs, ainsi que de vrais soldats, gagnèrent l'endroit où Aménaïde et ses compagnons attendaient.

Les pauvres diables, encore plus vivement impressionnés par les galons de Pierre Ladret, se mirent à hurler dans leur sabir de sauvage :

— Vive la France ! . . .

Alors, avec Marengo pour interprète, le lieutenant leur adressa un petit discours dans lequel il les félicitait de s'être souvenus d'avoir été soldats, leur promettant de leur faire rendre l'uniforme pour aller avec leurs camarades à Tananarive. . .

Ce fut du délire : ces braves gens — furieux d'avoir été traités par Fabian comme travailleurs — voulaient baiser les mains du jeune homme.

Celui-ci leur expliqua qu'auparavant il fallait s'emparer de Vombohitra pour en faire un poste français ; et tous, agitant leurs fusils, se déclarèrent prêts à marcher de suite et ce fut à grand'peine qu'on put leur faire prendre patience jusqu'au lendemain.

A l'aube, après une nuit employée à tenir conseil, Pierre prit le commandement de la petite troupe ; il en déploya une partie en tirailleurs dans la brousse, tandis que lui, à la tête d'une quinzaine des plus gaillards, marchait droit sur l'usine : son plan était, soutenu par le feu de ses éclaireurs, de chasser le poste qui devait garder le pont-levis, d'abaisser celui-ci et de faire franchir ainsi plus rapidement le ruisseau à ses hommes ; cela fait, on aviserait.

Aussitôt qu'apparurent le casque de l'officier et les chéchias des Kabyles, une fusillade partit des créneaux pratiqués dans les murs de l'usine ; en même temps que, sur l'autre côté du ruisseau, une ligne de feu s'allumait : c'étaient les tirailleurs disposés là par Fabian qui tiraient.

Baïonnette au canon, les Kabyles s'élancèrent sur les traces de Pierre qui, le bras gauche en écharpe, du bras droit brandissait son sabre ; ils entrèrent dans l'eau, tandis que, sous le commandement d'Aménaïde, de Sulpice et de de Bériex, le reste de la troupe exécutait des feux de salves bien nourris ; au côtés de Pierre, Marengo sonnait la charge.

Une fois arrivés auprès des roues qui avaient servi à Perez et à Pépita pour arriver jusqu'à lui, l'officier fit grimper ses Kabyles après les palettes, et, de là, ils se glissèrent dans la salle des machines, dans laquelle le prisonnier avait été enfermé ; en un tour de main, ils eurent "servi" à la baïonnette les défenseurs de l'usine

et les deux ou trois qui échappèrent, s'enfuyant en hurlant, précipitèrent la retraite de ceux qui se trouvèrent au bord de l'eau.

Un quart d'heure plus tard, le pont-levis abaissé, le reste de la troupe occupait l'usine, tandis que, retranchés derrière le mur d'enceinte, les indigènes exécutaient un feu d'enfer, criblant les murs et balayant comme un ouragan tout le terrain, qu'il fallait franchir pour les joindre. . .

Cependant, on ne pouvait s'éterniser là : on n'avait plus guère de munitions et les vivres manquaient totalement. Coûte que coûte, il fallait s'emparer de l'habitation et des magasins où Aménaïde savait que de nombreuses provisions étaient entassées.

Cette fois, la troupe entière se déploya en tirailleurs et, baïonnette croisée, Marengo s'époumonnant à sonner la charge, on s'élança. Ah ! ce ne fut pas long ; à peine une dizaine de Kabyles, tués ou blessés, tombèrent ; les autres arrivèrent sur le retranchement, l'escaladèrent en dépit des pieux aigus et des cactus, tombèrent sur les malheureux Malgaches et les massacrèrent, à l'exception de quelques-uns qui coururent se renfermer dans l'habitation même.

Après avoir donné quelques minutes à ses hommes pour reprendre haleine et pour vider dans les leurs le contenu des cartouchières des morts, Pierre leur fit faire un mouvement tournant, de manière à envelopper l'habitation d'un cercle de fer et de feu ; puis, quand il jugea le mouvement terminé, il donna l'ordre à Marengo de sonner la charge et on repartit en avant.

A cet instant même, un tourbillon de fumée sortit de la toiture et, en un clin d'œil, tous les corps de bâtiment furent en feu ; d'eux-mêmes les Kabyles s'arrêtèrent indécis.

Mais alors, dans le cœur et dans l'esprit de Pierre Ladret, un grand choc se produisit :

— Pépita ! s'écria-t-il.

Et, sans s'occuper de savoir si ses hommes le suivaient, il se jeta en avant : la porte était barricadée, il escalada le mur, sauta dans la cour et allait se ruer vers l'habitation, lorsqu'un spectacle sinistre l'arrêta un instant : à l'un des piliers de bois qui soutenaient la véranda des écuries, Fabian était attaché ; un couteau planté dans le cœur, la tête inclinée sur la poitrine, ses vêtements flambaient et l'asphyxie avait dû mettre promptement fin à son agonie. . .

Sans doute les Malgaches survivants, l'accusant de les avoir trahis ou mal défendus, l'avaient-ils, avant de s'enfuir, arrangé de la sorte.

— Voilà de la bonne besogne faite, dit une voix à l'oreille de Pierre.

C'était de Bériex, qui avait franchi le mur à la suite de son ami et venait de sauter dans la cour.

— Pépita ! clama Pierre d'une voix étranglée.

De l'habitation en feu, Aménaïde sortait en cet instant, tenant dans ses bras la jeune fille : sa face était impassible et, dans ses grands yeux ouverts, aucune lueur d'intelligence ne brillait ; Sulpice apparaissait d'un autre côté, apportant Perez qu'un coup de crosse avait jeté sans connaissance sous un hangar. . .

Et, au milieu des tourbillons de fumée, Marengo, perché en haut du mirador, sonnait, en signe de victoire, le salut au drapeau.

Dans les derniers jours de décembre, deux mois après la prise de Tananarive où il est entré avec la cavalerie légère, en compagnie de de Bériex, Pierre Ladret est arrivé à Constantine en congé de convalescence ; cité deux fois à l'ordre du jour, porté sur le tableau d'avancement, proposé pour la croix, il va épouser Pépita.

A ceux que ce mariage surprendrait, il nous suffira de dire que le sentiment auquel Pierre avait obéi en demandant à partir pour Madagascar, était une de ces amourettes qui n'atteignent que la surface du cœur et que le dévouement de Pépita devait effacer bien vite.

Il était allé là-bas chercher la mort, il y a trouvé la gloire... et l'amour.

La jeune fille aura pour témoins de Bériex et Sulpice Fleuret, tous les deux affirmant ainsi qu'ils repoussent toute solidarité entre elle et son père, dont l'infamie n'est d'ailleurs connue que du général en chef (qui approuve le silence) et d'eux ; bien au contraire, Fabian passe pour un brave qui a été assassiné parce qu'il voulait livrer Vombohitra aux troupes françaises.

Le traité de paix rectifié, Sulpice et sa femme iront s'installer à Vombohitra, comme gérants de la concession et, après son congé de convalescence, Pierre Ladret, accompagné de sa femme, partira pour Tamatave rejoindre la compagnie sakalave à laquelle il est affecté comme lieutenant.

FIN.